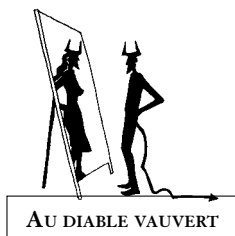


Panique dans le vestiaire des hommes



Jayrôme C. Robinet

Panique dans le vestiaire des hommes



Du même auteur au Diable vauvert

VOUS AVEZ LE DROIT D'ÊTRE DE MAUVAISE HUMEUR MAIS PRÉVEZ
LES AUTRES, nouvelles, 2005

FAUT-IL CROIRE LES MIMES SUR PAROLE ?, nouvelles, 2007

Titre original: *Mein Weg von einer weißen Frau zu einem jungen Mann mit
Migrationshintergrund*

ISBN: 979-10-307-0598-0

© Hanser Berlin, 2019

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

« [...] pour les hommes qui n'ont pas envie
d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais
ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se
battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont
pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni
agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables,
ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt
que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves,
trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire
mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux,
ceux qui ont peur tout seuls le soir. »

VIRGINIE DESPENTES

King Kong théorie

« Quand devient-on adulte ? Y a-t-il un
commencement ? Un instant précis ? À partir de
quand ce que nous avons vécu a-t-il cessé d'être une
enfance ? À quoi le voit-on ? Et qui peut le décréter ? »

CAROLIN EMCKE

Notre désir

(traduit par Alexandre Pateau)

Sommaire

Le grand saut.....	9
Fais un vœu!	33
Souriez	43
Vous quittez le secteur hétéronormatif.....	55
De l'art de nager.....	71
Toutes premières fois	83
<i>I will survive</i>	101
Petit ours.....	109
Mariage.....	119
Crise de la masculinité?	129
<i>Male bonding</i>	141
<i>Benvenuti</i> chez les Ch'tis	151
Hauteur de chute	173
À l'eau.....	185
Privilèges	197
<i>Boys do cry</i>	217

Roi	227
Désintègre-toi!	237
Premier essai.....	245
<i>Sugar daddy</i>	257
C'est cadeau	267
Ensemble.....	279
Remerciements.....	293

Le grand saut

Voilà, aujourd'hui c'est ma première fois dans le vestiaire des hommes. Je prends une grande inspiration. Qu'est-ce qui m'attend à l'intérieur ? Poing dans la figure, mâchoire fracturée ? Sûrement pas. Et pourquoi pas ? Si je me fais démasquer ? J'essaie de prendre mon courage à deux mains depuis vingt minutes. Devant moi, deux escaliers semi-circulaires comme dans le vestibule de l'impératrice Sissi. Sur le carrelage, des autocollants en forme de tongs indiquent le chemin : roses pour le vestiaire des femmes, bleus pour celui des hommes. J'ai l'impression d'être une paire de cerises accrochée à l'oreille : adorable, mais déplacé. Soudain, j'ai de nouveau 16 ans, le jour où j'ai voulu sauter du plongeoir de dix mètres à la piscine en plein air.

C'était l'été 1994. Je vivais dans un département sans nom : le Nord. Je faisais la queue en bikini devant un plongeoir de la taille d'une maison. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Est-ce qu'à l'époque je savais déjà qu'en réalité j'étais un garçon et que les garçons sont censés faire ce genre de chose ? Non, j'imagine que je voulais juste éprouver l'adrénaline en chute libre, sentir mon cœur s'agrandir en plein vol.

Mon bikini me rentrait dans les fesses, ma queue de cheval était bien sage, pas une mèche rebelle, et les lanières rouges dans ma nuque reposaient immobiles sur ma peau. Aucun souffle de vent. Les drapeaux de la piscine pendaient mollement. Le garçon derrière moi a filé une tape sur le crâne de son pote, les deux ont ricané. C'était mon tour.

J'ai commencé à grimper à l'échelle bien trop raide. Chaque fois que je posais un pied sur l'échelon suivant, je sentais une douzaine de paires d'yeux entre mes cuisses. J'avais l'impression d'être totalement nu, en plein jour, sensation à la fois étrange et sensuelle, comme nager dénudé dans un lac. Sous moi le monde devenait de plus en plus petit, au-dessus s'élevait la tour du plongeoir jetant son ombre lugubre sur le turquoise de l'eau. Avais-je sérieusement pensé sautiller sur la planche comme une gymnaste, puis effectuer

un triple salto avant de plonger gracieusement dans l'eau? Le plongeur était mouillé, j'allais glisser et m'écraser au bord du bassin. Et même si j'atteignais bel et bien la piscine, à dix mètres de hauteur la surface de l'eau est dure comme du béton! La sueur me piquait les yeux, sur les lèvres, un goût salé mêlé au chlore. En bas, les cris des ados. De plus en plus de gens s'amassaient au pied du plongeur et m'observaient en plissant les yeux. Je m'accrochais fermement à l'échelle. Je n'arriverais jamais à monter là-haut, mais j'étais également incapable de redescendre. Je pouvais tout simplement passer ma vie ici, comme un stylite, réchauffé par le soleil. En bas, quelqu'un a frappé contre l'échelle, l'acier s'est mis à trembler, j'ai cru que j'allais mourir.

Finalement, au ralenti, je suis redescendu. À chaque échelon sur lequel je posais un pied tremblant, le rouge me montait au front. Les autres en bas criaient et rigolaient. De retour sur la terre ferme, le sentiment d'échec me faisait grimacer, comme ma queue de cheval si serrée qu'elle me tirait la peau.

Et voilà qu'une vingtaine d'années plus tard, je dois de nouveau grimper vers l'inconnu. Mais je n'ai plus 16 ans. Maintenant, je suis adulte. Et cette fois, je vais y arriver.

Je préfère quand même commencer par m'asseoir dans le coin lounge du bar. Les coussins du canapé m'absorbent et je me sens invisible. Un palmier artificiel trône à côté de moi. J'envie l'évidence avec laquelle un bodybuilder est installé sur un tabouret au comptoir et sirote son milk-shake à la fraise. J'aimerais prendre place à côté de lui, comme dans les films où un type a un chagrin d'amour et avale des whiskys jusqu'à ce que quelqu'un débarque, bien trop près, et change tout.

Je sors mon smartphone – Kris a-t-elle appelé? Je suis en avance, une fois n'est pas coutume. En général, je suis en retard, j'imagine pour ne pas devoir attendre. L'attente déclenche en moi la peur d'être abandonné. Je me ronge les ongles, ou plutôt je fais semblant, restes d'une habitude que j'avais à l'adolescence. Soudain, ça gronde et ça vrombit. Sur le comptoir, une énorme centrifugeuse trône en guise de pompe à bière, elle est si grande que le barman peut y introduire des pommes entières. L'oie électrique se fait gaver.

Ce moment, je le repousse depuis des semaines. Il y a toujours une bonne raison de ne pas faire de sport : trop fatigué, pas le temps, le chat ronronne sur mes genoux et je ne peux pas bouger.

En réalité, l'idée de pénétrer pour la première fois dans le vestiaire des hommes me noue la

gorge. Est-ce que les types là-bas vont s'apercevoir que je porte un packer, c'est-à-dire un pénis artificiel, dans le pantalon ? Et le binder qui comprime ma poitrine, vont-ils le remarquer ? Et si oui, que se passera-t-il ? Comment vont-ils réagir ? La honte me monte à nouveau au visage. J'ai peur aussi des regards. Comment les hommes se regardent-ils dans les vestiaires ? Depuis que j'ai un passing masculin, je réalise à quel point les regards sont codifiés. Combien de secondes un contact visuel est-il censé durer, pour signifier quoi ? Et quel degré de dureté, de sympathie ou de connivence faut-il avoir pour montrer qu'on est un homme, un vrai, et pour signaler qu'on est hétérosexuel ? Si le regard est trop long, on est vite considéré comme gay ou comme quelqu'un qui cherche la bagarre. S'il est trop court, on est pris pour un froussard.

Quand je vivais en tant que femme, j'ai appris inconsciemment à flirter avec les hommes. À l'époque, ça semblait la chose la plus naturelle au monde : se passer négligemment la main dans les cheveux longs, faire les yeux doux en baissant régulièrement le regard, mélange parfait de désir et de timidité. De toute façon, en France, on flirte plus souvent. C'est une forme de politesse, ça fait partie des relations cordiales, c'est presque un devoir. En Allemagne, on apporte au bureau un gâteau pour son anniversaire ou on pose un panier

d'œufs en chocolat à côté de l'ordinateur pour les collègues à Pâques. Les Français préfèrent flirter. Mais aujourd'hui, chaque regard échangé avec un homme me donne l'impression de griller un feu rouge.

Le binder comprime ma poitrine, j'ai du mal à respirer, comment suis-je censé faire du sport dans ces conditions? En même temps, je bouillonne d'énergie. Tous les quinze jours, je me fais une injection de testostérone. Récemment, je n'arrivais pas à dormir, dans mon sang c'était le bal des pompiers, sexe ou sport, je me suis dit, sexe ou sport. Comme je suis célibataire, j'ai fait un footing à trois heures du matin dans les rues désertes. Bien sûr, la bougeotte n'est pas ma seule motivation pour aller à la salle de gym. Je veux sculpter mon corps. Je veux sentir mes muscles durcir. Je veux devenir moi-même. Et puis demain, j'ai rendez-vous avec une fille – mon premier depuis que j'ai une apparence masculine. Alors je veux me bouger.

« Ah t'es là! » Je suis tellement soulagé de voir Kris que je lui pardonne aussitôt son retard. Elle porte son sac de sport par-dessus l'épaule, cheveux gominés en banane, chemise à carreaux, bottes de cow-boy et son vieux Perfecto, malgré les trente degrés. « Si les fems supportent les talons aiguilles, les butchs peuvent bien porter un cuir en été », dit

Kris. On s'est rencontré dans le milieu queer. La première fois que je l'ai vue sur scène, elle déclamaient un poème aussi court qu'un tweet : *The saddest story of the world in four words? No one really cares.* Mais Kris n'est pas vraiment désenchantée, elle est plutôt drôle.

Je me lève du canapé d'un bond. Si seulement on pouvait aller dans le vestiaire des femmes ensemble, comme au bon vieux temps. Avant, on venait souvent à deux à la salle. Mais quand ma barbe a commencé à pousser et que ma voix a mué, j'ai fait une pause, qui dure à présent depuis six mois.

« Tout va bien se passer », dit Kris.

Cette phrase est étonnante. Elle fonctionne alors qu'on sait pertinemment que c'est faux. Je prends une grande inspiration par le ventre pour me détendre.

« Pas mal, la coupe militaire ! » Kris passe la main dans ma nuque sur mes cheveux rasés. Si les mecs dans le vestiaire savaient qu'à l'époque où le service militaire était encore obligatoire pour les hommes, j'aurais été jugé inapte.

« À tout', dit Kris, on se voit près des haltères. »

Dans le vestibule de l'impératrice Sissi, nos chemins se séparent. Kris, qui a une apparence plus masculine que moi, suit les tongs roses. Et moi, les bleues.

Je monte les escaliers.
Et je plonge.

Pour être autorisé à prendre de la testostérone, j'ai d'abord dû suivre une psychothérapie. C'est ce qu'exigeait à l'époque le service médical de l'assurance maladie allemand, le MDK. La psychothérapie devait durer au minimum dix-huit mois, pendant lesquels il fallait passer un « test de vie quotidienne ». En gros, il s'agissait de vivre dans le genre « désiré » afin d'expérimenter le « nouveau » rôle de genre dans tous les domaines de la vie. Ensuite, une expertise psychologique devait être établie pour confirmer le diagnostic de « transsexualisme », lequel donnait le feu vert à une thérapie hormonale. L'obligation de psychothérapie était problématique. Si certaines personnes trans souhaitaient un tel accompagnement thérapeutique, beaucoup n'en avaient pas besoin. La plupart des personnes trans se considéraient comme expertes en la matière. Imaginez un joaillier obligé d'apporter ses diamants chez le psychiatre afin que celui-ci en évalue le carat?

Si en plus de l'hormonothérapie on souhaitait des interventions chirurgicales, il fallait de nouveau consulter le MDK, lequel entamait un nouveau processus d'évaluation psychiatrique. Pour modifier son prénom et la mention de son genre à l'état civil, on devait déposer une requête au tribunal de

grande instance. Le TGI exigeait à nouveau deux rapports de soi-disant expert-es. Pendant l'entretien, les questions intrusives étaient monnaie courante: « Avez-vous des relations sexuelles avec des hommes ou des femmes? », « Est-ce que votre partenaire peut toucher vos parties génitales pendant l'acte sexuel? », « Préférez-vous être au-dessus ou en dessous? » Voire « Déshabillez-vous en haut! » Le parcours trans ressemblait aux trois jours avant le service militaire, étalés sur dix-huit mois et pendant lesquels on était censé prouver sa haine de soi et son aptitude à respecter l'ordre de genre binaire. Cependant, vu la manière dont l'expertise s'est déroulée pour moi, un bijoutier aurait très bien pu rédiger le rapport psychiatrique.

Ce jour-là, j'étais également en avance. Au téléphone, la réceptionniste m'avait demandé d'apporter mon CV trans.

« Mon quoi?

— Les moments clés de votre biographie qui vous font penser que vous êtes *transgender*. »

Elle avait prononcé le mot *transgender* avec le G de « guerre ».

J'avais l'impression de passer un entretien d'embauche. Dans la salle d'attente, je m'entraînais à avoir l'air détendu, jambes écartées, bras sur le dossier de la chaise voisine. Les entretiens d'embauche ne sont pas mon fort. La veille, j'avais

répété avec mon pote Timo. Heureusement, je savais à peu près ce qu'on attendait de moi en matière de biographie trans. J'avais déjà vu pas mal de ces « CV » dans la communauté: *Je suis né fille en l'an X. Très tôt, je me suis senti dans le mauvais corps. Dès l'âge de 3 ans, je savais que j'étais un garçon. Petit, je n'aimais pas jouer à la poupée et je préférais le foot. Quand mes seins ont commencé à pousser, mon monde s'est effondré. Et ainsi de suite.*

Mais dans mon cas, ce n'était pas tout à fait exact. Enfant, j'aimais bien jouer à la poupée. Et je préférais les livres au football. À l'adolescence, je n'étais pas non plus un garçon manqué, en fait je cultivais même plutôt ma féminité. Pantalons baggy, t-shirts larges et casquettes: j'ai tout arrêté le jour où mon père m'a fait visiter son bureau. Pendant longtemps, je n'avais aucune idée de ce que mon père faisait dans la vie. Je savais qu'il travaillait dans une entreprise familiale qui vendait des lampes. Je savais qu'il allait au bureau tous les jours en costume-cravate, qu'il venait nous chercher au lycée le midi, qu'après le déjeuner il s'assoupissait devant un jeu télé, puis repartait sur les chapeaux de roue pour être de retour au bureau à 13 h 30. Je pense qu'il était en retard tous les jours. Pas étonnant qu'aujourd'hui, pour moi, être ponctuel signifie me mettre en route à l'heure exacte à laquelle je suis censé arriver.

Je ne me rappelle pas bien à quoi ressemblait le bureau de mon père. Je me souviens avoir espéré que son patron ne soit pas là. Je le connaissais parce que je faisais parfois du baby-sitting chez lui et qu'ensuite il me ramenait en voiture à moitié ivre. Un soir, après s'être garé devant notre maison, il a essayé de m'embrasser sur la bouche. Il m'a dit : « Fais-moi confiance et ferme les yeux. » Ses lèvres se sont posées sur les miennes, ça sentait le whisky et le gros cigare qu'il fumait au volant. Notre maison se trouvait entre la rocade D75 et l'auto-route E19, les voitures passaient à toute vitesse et ressemblaient au bruissement de l'océan.

Quand papa m'a emmené voir son bureau, le patron n'était pas là. Il n'y avait qu'un collègue, également en costume-cravate, qui après une brève conversation a dit : « Tu ne me présentes pas ton fils ? » Mon père a baissé les yeux en disant que je n'étais pas son fils mais sa fille. Je voyais qu'il avait honte. Le collègue aussi était gêné, il a gloussé puis s'est excusé. Au fond de moi, j'étais heureux d'être pris pour un garçon. Mais j'avais l'impression qu'il n'y avait pas de quoi être fier. J'étais désolé que mon père ait honte à cause de moi. À partir de là, j'ai appris à porter des décolletés, des minijupes et des bas nylon.

Mais il y avait une autre raison pour le maquillage et les talons aiguilles : je suis attiré par les

hommes. « Vous aimez les hommes? » Dans la salle d'attente, j'imaginais la psy me poser cette question. « Mais alors, pourquoi ne restez-vous pas une femme? »

Eh bien, le genre dans lequel je veux évoluer dans la vie n'a rien à voir avec le genre par lequel je suis attiré. C'est comme la question: « Tu préfères voyager en train ou à Barcelone? »

Puis on m'a appelé. Dans le bureau de la psy, une énorme carte de Berlin était accrochée au mur. Des dossiers s'empilaient sur son bureau, à côté se trouvait un téléphone des années 1980, le combiné comme un petit haltère. Ça m'a rappelé l'inspecteur Derrick qui passait à la télé quand j'étais petit. La psy portait de grosses lunettes ressemblant à celles de l'inspecteur. Était-elle sur le point de sortir une machine à écrire pour prendre ma déposition? Non. Elle a feuilleté mon CV trans et posait ici et là quelques questions.

« Vous avez pris de la drogue à l'adolescence? »

Son ton ressemblait plutôt à une affirmation. Son regard restait fixé sur le papier.

« Oui. »

À 17 ans, j'avais essayé toutes sortes de choses. LSD, ecstasy, cocaïne, speed et, bien sûr, marijuana. Je voulais arrêter de penser. Je manquais de légèreté. Et puis j'étais timide et je ne savais pas comment me connecter aux autres. Pourtant, on

ne me croyait pas – pour la plupart des gens j'étais une personne joyeuse, forte et intelligente. Les drogues étaient censées me décoincer secrètement. Malheureusement, elles ne faisaient qu'aggraver la situation. Défoncé, mon cerveau se transformait en mouton se tondant lui-même pour ensuite tricoter avec sa propre laine une écharpe trouée. Quand j'ai déménagé en Belgique en 1994 pour mes études, j'ai coupé les ponts avec ma bande de potes et j'ai arrêté le tricot.

« Depuis, je ne prends plus aucune drogue. Je ne bois pas non plus d'alcool, juste une bière de temps en temps, et je ne fume pas de cigarettes ni de joints. »

Derrick a griffonné quelque chose sur mon CV.

« Je vois que vous avez fait une tentative de suicide à l'âge de 17 ans? »

Exact. Deux, en fait. À 17 ans, le simple fait d'être en vie me faisait mal. Une nuit, j'ai écrit une lettre de suicide, en larmes, puis j'ai avalé deux boîtes de somnifères. Comme ma famille allait rarement chez le médecin – mon père disait toujours : « Si t'as une grippe et que tu vas chez le toubib, ça dure huit jours. Si tu vas pas chez le toubib, ça dure une semaine » –, je n'y connaissais absolument rien en médicaments. Mes comprimés étaient à base de valériane, le lendemain matin je me suis réveillé frais comme un gardon et plutôt étonné.

Une semaine plus tard, j'ai injecté de l'air dans une veine au creux de mon bras. J'avais entendu dire que c'était fatal, car les bulles se déplaçaient vers le cœur et les poumons et stoppaient immédiatement la circulation sanguine. Personnellement, ça ne m'a laissé que des bleus sur le bras.

La psychiatre a posé le menton sur sa poitrine en me regardant par-dessus ses lunettes.

« Êtes-vous en couple ? »

Cette question était importante, je le savais. Il fut un temps où une transition n'était autorisée que si elle rendait la personne hétérosexuelle. Qu'étais-je censé répondre ? Pouvais-je dire que jusqu'à peu, j'étais en couple avec un homme et que cette relation avait quand même duré deux ans ? Prendre de la testostérone me rendrait – et lui aussi ! – officiellement gay. Mais Sven et moi avions rompu parce que nous n'étions pas compatibles au quotidien. Depuis, j'étais célibataire.

« Vous êtes également attiré par les femmes ? »

Cette fois, la psy me regardait droit dans les yeux, avec une lueur malicieuse, comme si elle agitait un plumeau devant un chat.

« Oui, je suis attiré par les femmes, mais pas en tant que lesbienne, et je suis attiré par les hommes, mais pas comme une femme hétérosexuelle. »

En fait, à 19 ans j'avais fait mon coming out lesbien. C'était super, et pourtant j'avais eu

l'impression de mentir. Peu après, j'étais tombé amoureux d'un copain de la fac. Je ne comprenais plus rien. Est-ce que ça voulait dire que j'étais bisexuel? Je ne savais pas qu'il existait plus de deux genres, et que mon problème n'était pas mon orientation sexuelle mais mon identité de genre.

Le silence s'est fait dans la pièce. Derrick continuait à lire mon CV. Timo m'avait conseillé de joindre des flyers sur lesquels j'étais annoncé en tant que Bruno pour des soirées de slam poésie, ou sur lesquels on me voyait en drag king – preuve que je « testais mon identité masculine dans la vie quotidienne » depuis un certain temps.

Raconter mon histoire à la psychiatre, c'était comme conduire sur une route verglacée. La plus grande prudence s'imposait. Selon la classification internationale des maladies CIM-10, le « transsexualisme, désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé », était caractérisé « par une souffrance intense et persistante relative au sexe assigné ». Quant à l'Association américaine de psychiatrie, elle considérait dans son manuel DSM IV sur les troubles mentaux que l'affection devait être à l'origine d'un « dysfonctionnement des relations sociales ». J'aurais aimé pouvoir dire à quel point j'étais heureux. Je n'étais plus un enfant, je n'étais plus démuné. Quand j'étais gamin et que mes feutres étaient usés, je continuais à

dessiner en appuyant plus fort la pointe sur le papier. Il ne me serait pas venu à l'esprit de demander de nouveaux feutres. Et pas seulement parce que mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent. Mais entre-temps, j'avais appris à demander, à prendre soin de moi et des autres. Allait-on me refuser une thérapie hormonale par manque de souffrance? Je regardais par terre en essayant d'avoir l'air le plus malheureux possible, pendant qu'à l'intérieur je préparais ma réplique.

Madame la psychiatre, le genre n'est pas un diagnostic. Ce n'est pas une pratique standardisée. Ce n'est pas une nécessité médicale. Ce n'est pas un problème quotidien. Ni une ambiguïté révolutionnaire.

Vous comprenez?

Madame la psychiatre, oui, je suis heureux, mes proches me soutiennent, mon chat aussi, mon médecin a pris le temps de m'expliquer en détail les effets de la testostérone. J'y ai longuement réfléchi et maintenant je suis sûr.

Le silence s'est fait en moi. La psychiatre a refermé mon dossier. Elle a levé sur moi un regard bienveillant et fatigué.

« Bon. Mon assistante va vous imprimer le certificat pour l'hormonothérapie.